

NOMURA Kiwao

traduit par Thierry Maré

Né en 1951 dans la préfecture de Saïtama. Diplôme de littérature japonaise et ensuite de littérature française.

Membre du groupe des poètes « Rekitei ».

Poète important de la génération d'après 1980, il continue à chercher une sorte de poétique du devenir dans un style très original.

Il s'est distingué également comme critique de poésie.

Œuvres principales : *Rivière paralysée* (1987), *Les errances répétées* (1992), *Sous un soleil sans caractère* (1993, prix Rekitei), *L'herbe la poésie* (1996), *Partages du vent* (1999, prix Takami Jun).

NOUS-MÊMES, PARSEMÉS DE POUSSIÈRE ÉPERDUS

Nous-mêmes, parsemés de poussière éperdus,
de poussière
éperdus parsemés,

– oh le bouche à bouche du ciel,

le printemps qui vient, en désordre,
le bouche à bouche du ciel, en désordre,
cette terre aux étranges plis,
le fleuve immarcescible,
abandonnés à vivre là, nous-mêmes, parsemés de poussière éperdus,

– la déesse de paille au printemps fait du ski,

le vent se démène,
la roue de la mémoire gonfle et bouffit,

– la déesse de paille au printemps fait du ski,

mais surtout, les plis, les plis étranges,
plus que les vallonnements d'une existence enfermant les plaisirs de la douche,
voyez, tordus comme une corde
les plis qui se défont,
le fleuve immarcescible,

– là les serpents se cachent, tombent les étoiles-fées,

et nous-mêmes encore

si nous fermons les yeux brûlons, en petits os changés,

jusqu'à vagir en quelque vagin dévoyés,

oh c'est ainsi,

cendres, porteurs de cendres invisibles,

– là les serpents se cachent, tombent les étoiles-fées,

au fond de ce tourbillon dans la profondeur, la fraîcheur,

à la fin

l'inconsistance acquiert scintillement.

L'INFINI MÉMORIAL DES AMIS DE LA PIERRE À ENCRE

(extraits)

(trente-neuvième minute de la deuxième mi-temps, Kôyô¹ court, Kôyô court, et l'œuf, l'œuf éjecté, l'œuf éjecté de l'infini, avec Bizan² et son équipe, Bizan et les avants de son équipe, Bizan et les avant de son équipe enfoncés dans la mêlée, dans la chaude mêlée, l'infini quoi, l'infini mémorial des Amis de la pierre à encre, bref Bizan et les avants de son équipe enfoncés dans la chaude mêlée à quoi ressemble l'infini mémorial des Amis de la pierre à encre d'où l'œuf vient d'être éjecté, dont Kôyô s'empare, dont en milieu de mêlée Kôyô s'empare, qui s'échappe, feinte, feinte à gauche, feint ostensiblement de s'échapper à gauche, et vire à droite au défaut de la cuirasse, percée de Kôyô, percée de Kôyô, tout le monde le croit, tout le monde le croit écrasé déjà, cerné par trois adversaires qui déjà l'écrasent à ce que tout le monde croit, mais alors, l'œuf, Kôyô passe l'œuf, passe de l'œuf de la part de Kôyô, Kôyô fait passer l'œuf à Bimyô³, Kôyô fait passer l'œuf à Bimyô avec une précision millimétrique, nouvelle passe à Sazanami⁴, Sazanami qui court, Sazanami court, l'œuf serré contre lui, l'œuf lui-même, lui-même œuf de l'instant, plus qu'un instant à faire l'œuf, plus qu'un instant à faire l'œuf avant l'essai, avant l'essai au ras du pilier de corner plus qu'un instant à faire l'œuf)

1. Ozaki Kôyô (1867-1903) fonda au début de l'ère Meiji la société littéraire des « Amis de la pierre à encre » (*Ken'yûsha*), qui regroupait un certain nombre d'écrivains, pour la plupart anciens condisciples de l'Université impériale de Tokyo. Leurs réunions avaient lieu chez Kôyô, dans une maison qu'on peut encore visiter (c'est le « *Ken'yûsha-ato* » qui donne son titre au recueil dont est extrait ce poème).

2. Kawakami Bizan (1869-1908), autre écrivain japonais et membre de *Ken'yûsha*.

3. Yamada Bimyô (1868-1910), autre écrivain japonais et membre de *Ken'yûsha*.

4. Iwaya Sazanami (1870-1933), autre écrivain japonais et membre de *Ken'yûsha*.

LA GRAND-ROUTE DU DÉJÀ-VU

Déjà-vu,

comme en courant sur la paume d'une main,
du fond du ciel opaque ainsi qu'une frondaison de papier, là-bas en haut à droite,
la traînée du chemin, tantôt marquée tantôt non,
dans un scintillement de serpent sinueux,
loin plus bas que nos yeux, par exemple où dorment debout
les ancêtres, s'allonge au voisinage de leurs reins,

les trafiquants d'orgasme y vont,
les fourmis des nerfs y vont,

et puis, d'autres chemins qui coupent ce chemin,
déjà-vu,
plus ou moins longs plus ou moins courts des brins déchiquetés surgissent,
rarement, comme à la cheville d'une petite fille
s'exhibe le paysage d'une cicatrice effacée,
tous également éclairés du même soleil,
à droite à gauche dans la lumière vacillant –

les fourmis des nerfs y vont,
la rouille et la mousse y vont,

ainsi le tout,
dont sur la face de la terre on ne sait où,
déjà-vu
les indénombrables chemins croisés qu'a revêtus la grand-route elle-même,
sur la face du ciel reflétée comme en un miroir, dirait-on –

la rouille et la mousse y vont,
même les trafiquants d'orgasme y vont,

mais bien sûr,
à mieux contempler encore,
la grand-route ici et là légèrement se contorsionne, si bien que son,
disons flanc et même un bout du dos sont mis à nu pour un instant,
déjà-vu,
à la suite de quoi, pour la vie comme pour la grand-route
il est évident que le souffle et le pouls s'accélèrent –

les trafiquants d'orgasme y vont
les détachements des morts y vont

à côté çà ou là,
surtout près de l'embranchement des traverses,
comme des gouttes d'eau qui s'acoquinent un nombre infini de maisons
abandonnées,
ou bien des bosquets d'arbrisseaux épargnés par la taille,
ou encore une chose pendant à une perche et qui ressemble au cadavre d'un chien,
après réflexion il est clair que ces vestiges sont d'un village fantôme, mais
pourquoi, pourquoi
le chemin seul sans blessure et vivace,
déjà-vu,
faufile-t-il encore la face du ciel de ses serpentements,
s'enfonce-t-il dans le mystère –

les détachements des morts y vont,
même les fourmis des nerfs y vont,

oh, vraiment pour quoi faire,
pour qui, ce chemin de passage,
se demande-t-on, mais aussitôt, tout aussitôt,
sur cette grand-route du fond du ciel,
charriant des traces d'hommes,
voici encore un chapelet d'ombres pareilles à de minuscules animaux gloutons,
tout à fait comme des chromosomes d'hommes
qui pour un moment s'agite à monter et descendre,
irréremédiablement à nos yeux,
déjà-vu,
et voilà –

les fourmis des nerfs y vont,
même la rouille et la mousse y vont,

dans ce tuyau qui monte et qui descend, dans ce tuyau qui monte et qui
descend –

SIX POÈMES EXTRAITS DES *PARTAGES DU VENT*

(extraits)

1 (*La vie d'après la vie*)

Franchement on dirait qu'une limite est franchie. À travers plusieurs rêves différents, parvenue dans les parages aplanis de la racine de la lumière au matin, une traînée de résonance splendide et persistante. Quoi que ce puisse être, elle ne me quittera plus, j'en ai bien l'impression. La vie d'après la vie.

14 (*La vie d'après la vie*)

Le danger, constamment côtoyer le danger, s'en faire l'intime, sans quoi les exercices de l'âme, les fruits du temps ne pourraient venir au monde. Maintenant encore, dans ces parages constamment colorés par la lumière bleue de l'éclair, nous procédons donc, pour ainsi dire nus. Encore un éclair. Encore un éclair. Qu'à chaque fois en surgisse la quintessence de nos fesses, le vois-tu ? La vie d'après la vie.

26 (*La vie d'après la vie*)

À droite sous la vitesse cette caverne qu'est-ce donc ? Vide cet endroit seul est touché par le jour. Serait-ce un gymnase ou un musée ? Dans cet endroit seul on peut jeter un œil, des flaves de jour oscillent comme des ocelles. Mais sans que ce mystère soit jamais éclairci, voilà soudain qu'on aperçoit aussi la vitesse à gauche, et comme elle ressemble assez à un fleuve qui coule, je m'échappe par là. La vie d'après la vie.

72 (*La vie d'après la vie*)

Comme dans l'obscurité d'un hall de gare, en cette étendue d'ombre vide, l'attente prend tout à coup la place du thème. Les hachures du temps, les hachures bleues du temps. Vers le fond s'aperçoit le scintillement des voies ferrées, et plus au fond encore, paisible et impétueux midi ouvre la bouche. On dirait une promesse, si claire qu'elle n'a plus de sens. C'est là qu'expire aussi l'accomplissement de la vitesse, ou que l'accomplissement d'autre chose cherche à commencer. La vie d'après la vie.

80 (*La vie d'après la vie*)

Au bout du bout de l'enchaînement des jours aux jours, soudain, de grosses larmes débordent des yeux, prêtes à tomber, que n'ayant plus de main pour essuyer je chasse en secouant plusieurs fois le visage, mais voilà qu'au contraire les larmes, par la grâce de la force centrifuge, se mettent à tourner autour du visage, dans un scintillement d'argent, comme autant de planètes et, par l'accomplissement de leur vitesse de révolution, voilà qu'il n'y a plus d'yeux au centre, le visage même réduit à de simples hachures. La vie d'après la vie.

Pour la deuxième fois, on dirait qu'une limite est franchie. Lorsqu'on s'est faufilé sous quelques latitudes et longitudes, qu'on a plié son corps aux partages du vent, voici maintenant qu'un son sans pareil fait sonner l'oreille comme une frondaison, viens donc m'attraper, viens donc m'attraper, provocant, toujours bondissant autour de l'oreille sans fin. Puis dans les parages du genou droit, estompés, encore des visages d'enfants. La vie d'après la vie.

OU ALORS RELAX

comme qui dirait
bonjour

en ouvrant la fenêtre
on voit des dromadaires
c'est difficile à croire (mais

on voit des dromadaires (on voit des dromadaires (des racines aux frondaisons
d'authentiques dromadaires

à côté du grand immeuble blanc (sur ce ratatiné
ratatiné comme une holothurie qui serait sa $\sqrt{\quad}$
d'amorphe terrain vague

comptons voir
ils sont 7 en tout (3 assis (4 debout

pour ce qui est de vivre
à la fenêtre on le voudrait banal
ce terrain vague (avec de l'herbe
et qu'au ciel soit un nuage pareil au ventre d'une anguille morte
le compte serait bon
c'est ce qu'on se disait (mais

fermant la pensée
nous posons sur la table le repas de midi
tomates froides accommodant des pâtes (et puis (du boudin

après quoi l'après-midi
ouvre sa touffeur tranquille (ouvre (et puis
les dromadaires continuent d'être
le grand immeuble blanc scintille de plus en plus blanc (de plus en plus
ratatiné comme une holothurie qui serait sa $\sqrt{\quad}$
le terrain vague sans ombre (c'est là
qu'ils continuent d'être

comptons voir
ils sont 8 en tout (4 assis (4 debout
si nous n'étions à les regarder
les dromadaires n'existeraient pas (à ce qu'on dit
mais (quand nous ne regardons pas
les dromadaires s'en vont (chez les dromadaires (ou alors chez la $\sqrt{\quad}$ des
dromadaires
prendre retraite peut-être

on ne sait pas (on ne sait pas

bonsoir
de l'autre côté du terrain vague sur le marché les lampes s'allument
les gens se pressent (il doit se passer quelque chose quelque part
je suis Japonais (une bière s'il vous plaît

comptons voir
il sont 5 en tout (tous les 5 assis (comme holothurie sur holothurie

on ne sait pas
fenêtre fermée
nous faisons l'amour
oui (bien sûr que oui (les nombres croissent et réduisent mais
ils ne disparaîtront jamais sans doute (jamais jamais sans doute
nos deux corps et
les dromadaires (entre lesquels
quelque chose s'est échangé dirait-on

s'est rêvé dirait-on (consommé dirait-on (offert au rire dirait-on

après quoi de nouveau
bonjour

le grand immeuble blanc toujours (somnolent
opaque comme l'à-pic de l'avenir

